

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 août 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'Emigration Allemande.

L'Allemagne, on le sait, doit sa puissance économique, politique et militaire à l'accroissement de sa race, à la fécondité de sa population. C'est pourquoi l'on a pu voir sans étonnement, lors du recensement de la population de 1907, les patriotes allemands s'alarmer si vivement par suite des symptômes de décadence démographique qui semblaient ressortir des chiffres relevés.

de 27,526, représentant exactement le 47 pour cent de la population en 1907, ils s'élevaient encore à 31,696 unités. Mais depuis quatorze ans ils sont toujours restés inférieurs à 40,000. Depuis la fondation de l'empire n'en a pas moins perdu par l'émigration un total de 2,750,000 nationaux, c'est à dire autant qu'il aurait pu acquérir en quatre années par l'excédent moyen des naissances sur les décès.

Les chiffres de l'émigration, en 1908, n'apparaissent pas comme moins satisfaisants si on les compare à ceux qui peuvent présenter les nations étrangères. Il y a une vingtaine d'années l'Allemagne figurait au premier rang des pays qui ne pouvaient assurer un emploi à tous leurs nationaux: actuellement la situation est presque retournée à son avantage. Bien entendue son émigration est restée encore supérieure à celle de la France; mais elle est inférieure, et de beaucoup, à celle de toutes les autres puissances de premier ou de second ordre et surtout à l'Italie où l'habitude de l'émigration temporaire a été, en 1906, le nombre de ceux qui s'expatrient au chiffre colossal de 587,977.

Longtemps on a pu croire que l'Allemagne, trop pauvre pour offrir à l'entretien de ses enfants perdait chaque année par l'émigration une partie notable de l'accroissement de population qu'elle devait à sa fécondité. Or, si cette opinion a pu, pendant quelques années, paraître justifiée, elle ne l'est plus, et depuis l'ongtemps au contraire, la situation de l'Allemagne, à ce point de vue, apparaît comme supérieure à celle de la plupart des nations voisines.

Carrières de deux ministres du Cabinet de M. Briand.

Le vice-amiral René de Lapierre qui vient d'accepter le portefeuille de la Marine, est le plus jeune comme âge du cadre des vice-amiraux, quoiqu'il ait déjà dix huit mois de grade. Il est né le 18 janvier 1852.

Il entra à l'École navale à dix-sept ans; comme lieutenant de vaisseau il commandait la canonnière "Vipère" dans l'escadre de l'amiral Courbet pendant la campagne du Tonkin; il fut promu capitaine de frégate à trente-sept ans et capitaine de vaisseau à quarante quatre ans. On sait que dans ce grade il fut capitaine de pavillon de l'amiral Fournier, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée.

Comme contre-amiral, il commanda en chef la division de l'Atlantique, présida ensuite la section des bâtiments de haute mer du Comité technique, et fut l'interim de la préfecture maritime de Brest, Promu vice-amiral le 18 janvier 1908, il fut naturellement maintenu dans les fonctions de préfet maritime qu'il avait occupées avec beaucoup d'autorité dans des conditions difficiles.

Le général Ferron, ministre de la Guerre, le prit comme officier d'ordonnance en 1877. Le commandant Brun passa ensuite au 11e régiment d'artillerie, et fut mis hors cadre, en 1889, pour être attaché au 4e bureau de l'état-major général où il resta deux ans. Il entra à l'École de guerre comme professeur du cours de tactique appliquée d'artillerie, à l'École de guerre, où il passa chef d'escadron le 27 mars 1888.

Le général Ferron, ministre de la Guerre, le prit comme officier d'ordonnance en 1877. Le commandant Brun passa ensuite au 11e régiment d'artillerie, et fut mis hors cadre, en 1889, pour être attaché au 4e bureau de l'état-major général où il resta deux ans. Il entra à l'École de guerre comme professeur du cours de tactique appliquée d'artillerie, à l'École de guerre, où il passa chef d'escadron le 27 mars 1888.

Général de brigade le 9 juillet 1901, il commanda la 21e brigade d'infanterie à Nancy. Il fut ensuite nommé sous-chef de l'état-major général le 2 avril 1902. Il prit le commandement de l'École supérieure de guerre, en remplacement du général de Lacroix, le 20 octobre 1903. Depuis le 1er août 1905, il remplit les fonctions de chef d'état-major général.

Les 42 Ministres de la Troisième République.

Table listing 42 ministers with columns for Name, Birth Date, and Death Date.

Les grandes collections.

On vient de vendre aux enchères, à Santiago de Cuba, les très intéressantes collections formées par le millionnaire Domingo y Dominguez. Cette collection était célèbre dans toute l'Amérique et elle le méritait, car elle était probablement unique dans son genre. Elle se composait de 232 squelettes et de 800 monnaies anciennes ayant appartenu à des illustrations cubaines ou américaines. Les monnaies offraient de grandes valeurs et étaient fait représenter en si grand nombre à la vente qu'on a lieu de croire qu'aucun doute ne s'éleva sur l'authenticité de ces diverses reliques. On a vendu 15,000 dollars le squelette, merveilleusement intact, de capitaine général Martines Campos qui prit en 1879 la direction des affaires cubaines,

et s'assura par d'énergiques mesures une place considérable dans l'histoire du pays; ce squelette a été, dans l'adjudication, le record des hauts prix. L'objet le plus ancien porté au catalogue est le crâne du Portugais Cabrai qui, vers 1500, découvrit par mégarde les côtes du Brésil ou l'avait posé une tempête. On cite encore parmi les nombreux plus intéressants ceux de l'explorateur Schouten qui, en 1616, découvrit le cap Horn avec son compagnon Le Maire, et les os du Français De Pages qui s'éleva en 1767 par son exploration de la rivière Rouge. Les vendeurs ont généralement offert à l'Université de Philadelphie tout ce qui reste de l'homme d'Etat et général cubain José de La Concha. L'ensemble de la vente a rapporté à la succession plus de cent mille dollars. Au catalogue figurait le squelette du millionnaire qui, tenant à prendre place dans sa propre collection, avait exprimé le vœu que ses os fussent préparés avec le plus grand soin. Par un sentiment de pitié auquel on ne saurait trop rendre hommage, les héritiers ont retiré de la vente les restes du "deceased". Ce lui-ci, échappant au feu des enchères, n'aura point le plaisir, si vif pour un collectionneur, de savoir le prix qu'il eût fait à l'hôtel; il devra se contenter, satisfaction bourgeoise, d'être conservé pieusement au sein de sa famille.

LES Monoplans Blériot.

Nous lisons dans l'Auto ces indications sur les monoplans Blériot et l'instrument qui lui a procuré le triomphe: Le premier appareil de Blériot fut un orithoptère, type qu'il abandonna bien vite pour mettre en chantier un aéroplane type Langley Wright que lui construisit Barouet.

Cet appareil lui ayant donné certains décomptes, sous le rapport de la stabilité, il conçut la cellule allongée qu'il donna. On se souvient encore de ce "Blériot-III" qui fut expérimenté en 1906 sur le lac d'Angoulême. Libéré de ce moment de certaines influences qui nuisaient au plein épanouissement de ses idées, Blériot établit un atelier modèle, et procéda à la construction de "Blériot-IV" (dit "Le Canard"). Les formes générales évoquaient déjà celles des Blériot actuels, mais l'appareil marchait en sens inverse, les gouvernails en avant. Sans doute, le jeune ingénieur avait été un peu agacé par la récente envoi de Santos-Dumont. Le maintien de ces gouvernails à l'avant (qui n'étaient pas contrôlables par une queue) était assez difficile, car, ainsi que l'a fait remarquer Ferber, il fallait les effacer continuellement, afin qu'ils ne donnaient pas prise au vent. C'est ce qui se produisit, malgré tout, le 19 avril 1907, où le gouvernail ayant pris trop d'air, tout l'ensemble se renversa. Mais c'est Ferber: "Tantôt cette campagne ne fut pas sans profit. D'abord, pour la première fois, Blériot avait tenu à prendre place dans l'appareil. Jusque-là, il avait fait monter des salariés qui généralement n'ont pas grand intérêt à pousser les choses à fond. L'effet fut immédiat: d'abord Blériot s'agrippa à son poste jusqu'à devenir complètement intrépidé des aviateurs; ensuite, on put remarquer que l'appareil se releva qu'il partit de ce moment, qu'il valait mieux augmenter le diamètre,

quitte à diminuer la fraction de pas pour diminuer le recul de l'hélice, et enfin qu'il fallait autant que possible laisser le moteur tourner à sa vitesse de pleine puissance, quitte à diminuer le pas, — car l'aéroplane ne s'élève qu'après ces diverses modifications".

Dès ce moment, Blériot aurait pu se consacrer à l'amélioration du "Canard", qui renfermait en latence beaucoup de perfectionnements futurs, mais il abandonna momentanément ce type pour établir le "Blériot-V" (type Langley), avec lequel il fit de très beaux vols, jusqu'à un jour où, ayant eu devoir le manoir d'un 60 chevaux, il y eut excès de puissance, ce qui amena le cabrage de l'appareil et une chute qui aurait pu être terrible pour Blériot. Il ne fut que légèrement blessé, et l'Aéro-Club lui décerna une médaille pour les 184 mètres parcourus.

L'année suivante, Blériot munissait son monoplane de tous les appareils de contrôle et de commande qu'il a conservés depuis, et on peut dire qu'à partir du "Blériot-VIII" tous les appareils de type créé volèrent magnifiquement. L'an dernier, faisant preuve d'un rare éclectisme, Louis Blériot établissait un biplan du type Wright; mais nous devons nous féliciter de ce qu'il ait continué à consacrer ses efforts au monoplane; type représentatif de l'école française. Jusqu'à un Blériot XI, l'ingénieur employait des ailerons; mais l'appareil qui a traversé la Manche est muni de ganchissement cher aux Wright.

Toutes les manœuvres sont réunies en un ingénieux dispositif imaginé par Blériot lui-même. L'arbre du volant de manœuvre est inclinable, et porte, presque à la partie inférieure, une cloche dont il forme l'axe. A différents points du cercle de base de cette cloche aboutissent des fils d'acier qui commandent les diverses surfaces, de sorte que ces fils sont, en définitive, attachés à de véritables leviers codés, dont l'une des branches est l'arbre et dont l'autre branche est le rayon de cercle. En portant le volant en avant, on agit sur le gouvernail de profondeur de façon à descendre; on monte, au contraire, en le portant en arrière. En le portant à droite, on agit sur les voilures de façon à redresser l'appareil s'il s'incline transversalement vers la gauche, et inversement. Après l'essor, ce dispositif permet, le cas échéant, de conduire l'aéroplane d'une seule main, sans grande peine.

Le "Blériot-XI" Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans l'Abéille, quotidien. Cette édition, complétée sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

LE "Blériot-XI"

L'appareil qui vant l'immortalité à son constructeur est assurément celui dont le coefficient d'efficacité comme la qualité de volaire sont les plus élevés. Ce monoplane n'a, en effet, que 7 m. 80 d'envergure et 14 mètres carrés de surface portante. Il est maniable, comme on sait, du 3 cylindres Anzani, dénommé type 22, 25 chevaux, dont le poids en ordre de marche est de 60 kilos. Soit-général, chemin faisant, la très belle contribution apportée par l'Adroit Anzani aux progrès de l'aviation.

Quant à l'hélice, avec une "Intégrale" Chauvière, de 2 m. 10 de diamètre, j'ai toujours considéré ces hélices Chauvière comme très remarquables et nettement supérieures aux hélices à feuilles métalliques, fixées sur des bras rayonnants, faisant saillie sur le dos des pales: cette saillie absorbe, en effet, une notable partie de la puissance, surtout avec les hélices à allure rapide. Cette hélice du "Blériot-XI"

Ivresse.

Wm E. Dennis, demeurant rue Hagan 206, étant pris de boisson dimanche soir est tombé sur les rails du chemin de fer à Milneburg, se blessant à la tête. Il a été mis en état d'arrestation.

INCENDIE.

A trois heures, hier après-midi une alarme a été donnée pour un feu découvert dans une bâtisse, à l'angle de rues Magnolia et Gravier, occupée par la compagnie du gaz. Les dommages ont été insignifiants.

EVASION.

David Smith, un gamin de 10 ans, s'est évadé de l'aile St-Joseph où il était interné depuis plusieurs mois. Son règlement a été donné à la police par la supérieure de l'Asile.

Bureau des Grâces.

Les membres du Bureau des Grâces se sont réunis dans les bureaux de l'avocat général Guion, hier après-midi, et ont statué sur plusieurs affaires concernant des condamnés de la campagne. La seule affaire locale considérée par le Bureau a été celle de Wm H. Ingram, ancien Secrétaire du Bureau de Santé, condamné à trois ans de travaux forcés pour détournement. La décision du Bureau ne sera connue qu'après la séance qui aura lieu ce matin.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES EN AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$1.00 par semaine; \$3.00 par mois; \$12.00 par trimestre; \$36.00 par année.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$0.05 par semaine; \$0.20 par mois; \$0.60 par trimestre; \$2.00 par année.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant complétée dans notre édition quotidienne, ne paraît que dans les cas où les personnes qui veulent y abonner ont intérêt à en acheter.

Nez agents peuvent faire leurs remises par le MESSAGER POSTAL ou par TRAITE SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Deuxième Partie

LA FILATURE

IV

L'ANGE ET LE DEMON

(Suite.)

—Mademoiselle, vous ne vous rompez pas sur mes caractères.

Je n'apprécie rien autant que la franchise. Comme vous le dites, nous nous la devons, entière, et je vous écoute.

—Elle aura apprié ma liaison avec Céline et je vais avoir une scène!

Hélène reprit: —J'irai droit au bat. Voici un mois que des projets de mariage existent entre nous, voici un mois que vos yeux de moine, je dois être votre future épouse. Je n'ignore pas que mes parents voient cette union d'un oeil très favorable. Je ne doute pas de la sincérité et de la noblesse de vos sentiments. Pourtant, monsieur, je vous demande de ne pas penser à moi; je vous prie de m'oublier à jamais: je vous supplie de rendre à mon père la parole qu'il vous a donnée!...

—Mademoiselle, je... —Vous pouvez être surprise, s'écria Hélène, des paroles que je prononce. Mais n'en soyez point blessée. Sans doute, j'aurais dû parler plus tôt, mais j'en ai eu pas le courage. Je sentais mes parents si heureux! Et je ne voyais pas clair dans mon cœur. Maintenant, je sais: je ne mépriserais de ne pas vous le dire, pendant qu'il est encore temps. Je ne vous aime pas! Je ne vous aimerai jamais. Il faut renoncer à moi, monsieur: je ne saurais être que malheureuse avec vous, et vous trouverez

de lui. Il avait paré une botte dangereuse. Il se disait: —Bon! Je vois ce qu'est! Il y a un rival sous roche! Le temps de le connaître, et de le supprimer s'il le faut, et tu seras à moi, roublarde espiègle! J'en ai maté de plus fortes! que va-t-il répondre, à ton tour?

—Ah! certes, avec une jeune fille, moi, mieux habituée à se défendre, Labouhyre eût pu gagner la partie. Il avait cru à un calcul de la part d'Hélène. Il avait deviné le rival. Cela se faisait point. L'essentiel, pour lui, était de ne pas rompre tout à fait, de se ménager une porte de retraite. Il ne pouvait croire, chez Hélène, à un sentiment paisible, définitif! Il la jugeait pareille à la plupart des femmes qu'il avait connues: la fatigue, vite emballée, mais vite réveillée, procédant par caprices, capable d'éprouver un amour violent au bout de trois jours et d'oublier cet amour en moins de deux heures. Il avait donc manœuvré très habilement d'ailleurs, au mieux de ses intérêts. Il offrait à Hélène tout le répit possible, toute latitude pour "user" sa passionnette de moment. N'était-ce pas excellent! Une demoiselle à marier ne doit-elle pas, prudemment, ménager tous les "bons parties" qui se présentent? Une jeune fille trop difficile n'est-elle pas exposée à jouer, sur le tard, le rôle du héros de la fable? Labouhyre at-

tantend la réplique, certain d'avoir déarmé l'adversaire. Mais Hélène constituait justement, pour ce redoutable joueur l'adversaire le plus terrible. Elle n'avait pas d'autre arme que sa bonne foi, son irrésistible besoin des situations nettes, son horreur de la dissimulation — et, par-dessus tout, le lecteur l'a deviné — son amour pour Arquerio. Dans le trouble des jours d'épreuve, le comar d'Hélène, si nous osons cette métaphore, s'était épanoui comme une rose arrivée à maturité. Le choc des événements, comme l'éclair, aux heures d'orage, avait rapidement illuminé tous ses sentiments, toutes ses pensées. Elle avait découvert — et les épouses qui lisent cette histoire savent quelle est alors la surprise extrême, l'émoi à la fois pénible et délicieux, de la vierge — elle avait compris qu'elle aimait Arquerio — ce journaliste dont elle ne savait rien, mais dont elle connaissait l'âme, la grâce au sûr instinct, la merveilleuse intuition des femmes.

Hélène de Géviel appartenait à la catégorie des jeunes filles — les plus nombreuses, quel qu'on dise — qui n'aiment pas deux fois. La destinée pouvait être mauvaise pour elle: jamais elle ne reprendrait le serment igné qu'elle s'était fait à elle-même, de rester éternellement fidèle à celui qui ignorait son amour, et qui, sans doute, pensait elle, ne l'aimait pas. Aussi, sans hésiter,

elle répliqua à Labouhyre: —Monsieur, je n'ai pas à vous demander de renoncer à la vie. Un homme d'honneur n'est pas maître de son existence, il la doit à l'humanité. Vous n'êtes pas de ceux qu'un chagrin d'amour peut abêtir. Mais j'ai le droit de vous dire: "Oubliez-moi! renoncez à moi, qui ne serai jamais votre femme, ni maintenant, ni plus tard, ni de bon gré, ni de force. Par égoutisme, dites-vous, vous ne voulez pas rendre à mon père la parole donnée. Par un égoutisme pareil, pour sauvegarder mon bonheur, et, je le jure, le vôtre aussi, je vous répète: Laissez Hélène de Géviel pleurer seule; laissez-la se dévouer seule à ses parents et à son frère; ne pensez plus à moi; qui ne saurais penser à vous; écoutez vous de mon chemin, car je ne puis suivre le vôtre.

Hélène parlait avec tant d'émotion, et une telle autorité, que Labouhyre, interdit, baissait la tête, ne se trouvant pas la force de tenter la comédie ordinaire qui lui avait récelé tant de fois: jarmes, agenouillements, cris de désespoir, et même menaces de suicide. Simplement, par la seule force de la franchise, Hélène lui coupait ses effets, comme on dit en argot de théâtre. Pourtant, il fallait répondre. Labouhyre comprenait qu'il devait se montrer sans joner.

—Mademoiselle, dit-il avec un mélancolique sourire, vous me

désobligez en insistant. Je suis un homme d'épée, et j'ai l'habitude de respecter infiniment tout adversaire qui se bat loyalement. Il sera fait comme vous le désirez. Je vais revoir M. de Géviel et lui rendre sa parole. Vous n'entendez plus parler de moi, je disparaîtrai de votre vie, tout en restant, je tiens à vous le dire, un serviteur sur lequel vous pourrez compter jusqu'à la mort, en cas de danger qui vous menace. Mais je ne puis faire que toute espérance disparaisse en moi. Je vous répète, à mon tour, que vous ne pouvez m'imposer l'oubli. J'espère, mademoiselle, arriver à vous inspirer plus de confiance, à vous prouver que notre vie commune ne serait pas pour vous le supplice de chaque jour que vous imaginez. A moi ça va...

Et Labouhyre, intentionnellement, s'arrêta. Hélène donna dans le piège tendu. —A moi ça va, reprit-elle. —A moi ça va, continua le jeune homme, que votre cœur n'ait déjà parlé. Nous nous devons, vous l'avez dit, toute la vérité. Si vous avez déjà disposé de vous-même, mademoiselle, je m'efforcerais sans retour! Hélène fut sur le point de répondre: —Eh bien, oui! j'aime... Mais un sentiment de prudence, qu'elle ne s'expliquait point tout d'abord, la retint. Puis, la lumière se fit en elle, aveuglante,